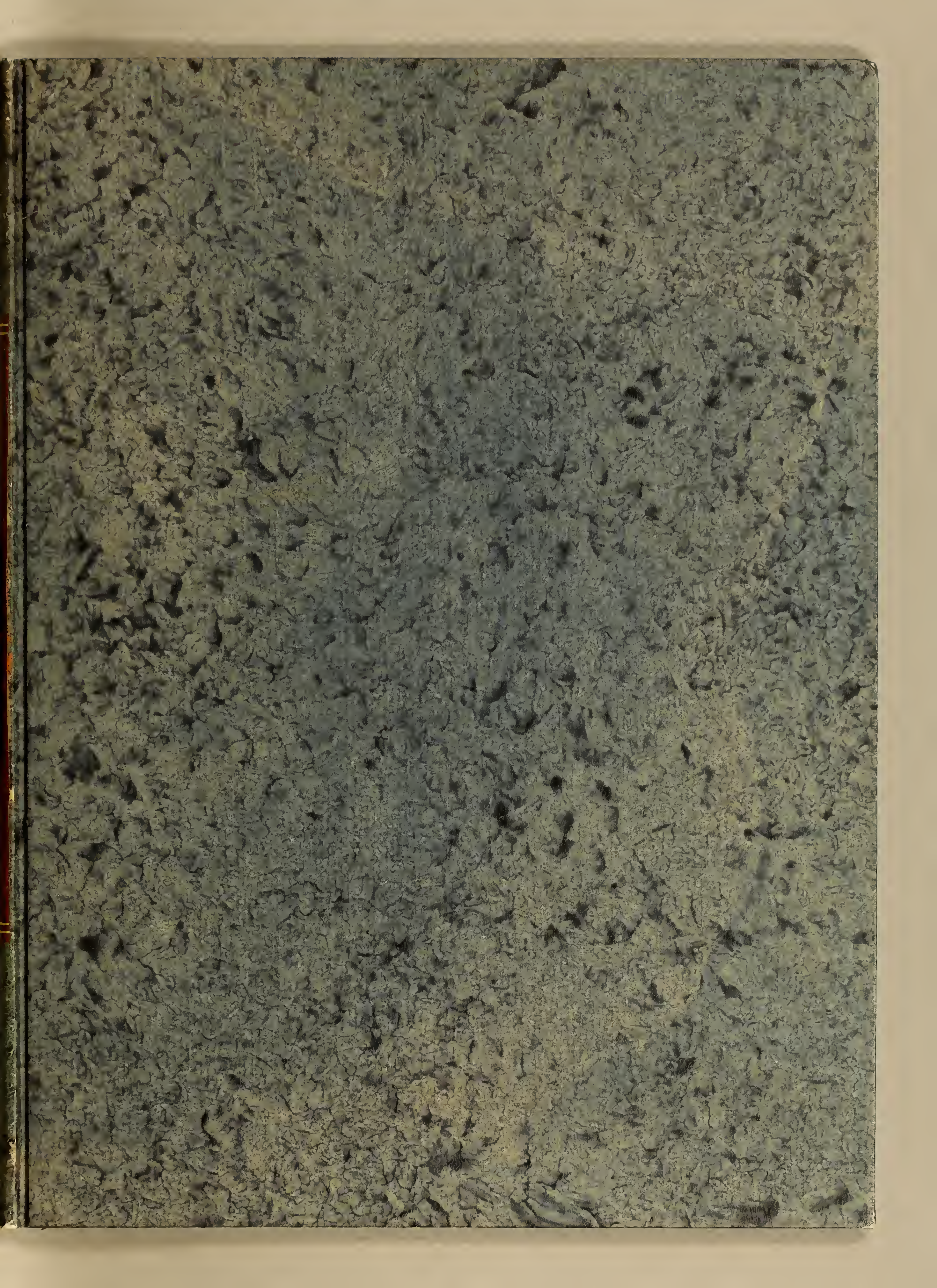


OBSERVATIONS

N° 2.

DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE CLINIQUE.

DISSERTATION

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Paris, le 12 *janvier* 1809, *suivant la forme prescrite par l'article* XI *de la loi du* 19 *ventôse an* X, *conformément à la décision du Ministre de l'Intérieur, du* 27 *décembre* 1808;

Par Abel-Victor BRANDIN,
Chirurgien-Major, etc., etc.;
Membre des Sociétés de Médecine, Sciences et Arts, de Philadelphie, Bruxelles, Strasbourg et Venise.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines; ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.

Baglivi.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.
1809.

Pressé par les Circonstances qui me rappellent à l'Armée, et désirant satisfaire à la Loi, qui règle l'Organisation et l'Exercice de la Médecine, je suis forcé de me borner à offrir quelques Observations de Médecine et de Chirurgie Clinique. J'aurais pu aisément en augmenter le nombre, mais j'ai cru devoir me fixer à celles que je présente. Heureux si la discussion publique à laquelle elles vont être soumises me fournit les moyens de rectifier les erreurs que j'aurais pu commettre! plus heureux encore si les principes qui m'ont dirigé sont approuvés!

APERÇUS sur les Ulcères observés dans les Hôpitaux Militaires de Saint-Domingue, et sur l'Influence du Climat, des Saisons, etc.

J'OBSERVAI dans le nord de l'île de Saint-Domingue (au cap Français, à l'île de la Tortue, etc.) que les ulcères se guérissaient difficilement, et dès-lors je crus devoir suivre avec une attention particulière leurs phénomènes et leur marche; je m'appliquai à reconnaître l'influence des causes qui s'opposaient à la cicatrisation; j'examinai en conséquence :

1° L'influence des causes locales immédiatement appliquées près de l'ulcère.

2° L'influence des vices ou virus.

3° . . . . des lieux qu'habitaient les malades.

4° . . . . du climat.

5° . . . . des saisons.

6° . . . . de la situation et de l'exposition des hôpitaux, et notamment de ceux de l'île de la Tortue.

7° . . . . des affections morales.

8° . . . . des alimens.

Ne me proposant de donner que des aperçus pratiques, résultats des faits observés et recueillis, je n'entrerai dans aucun détail sur les théories et les définitions différentes des ulcères : je dirai seulement qu'on peut distinguer la plaie de l'ulcère; que celui-ci est une solution de continuité chronique dans laquelle les forces vitales sont opprimées; et qu'il doit être observé, comme l'a judicieusement dit *Bordenx*, dans les périodes d'irritation et de coction. Que la plaie, au contraire, est une solution de continuité récente, dans laquelle les forces vitales tendent essentiellement à la guérison ou à la réunion; qu'elle cesse d'être plaie alors qu'elle ne tend plus vers ce but de guérison, ce qui arrive lorsqu'elle est entretenue ou dégénère par un vice quelconque.

Les difficultés que présentaient les ulcères dans leur guérison, se sont le plus ordinairement rencontrées dans une des causes suivantes, ou plusieurs d'elles réunies :

1° . Le boursouflement du tissu cellulaire; 2° l'endurcissement des bords de l'ulcère; 3° l'empâtement ou infiltration; 4° les varices; 5° les sinuosités, fusées et fistules; 6° l'inflammation; 7° la gangrène; 8° la callosité; 9° la désorganisation des parties par l'effet de commotions violentes, ou de déchiremens considérables.

2° Les divers virus qui entretenaient ou compliquaient ces ulcères étaient le dartreux, qui dirigeait ses effets sur l'organe cutané, et s'opposait au travail de la cicatrisation; le syphillitique, dont les militaires sont si souvent atteints: je remarquai que la chaleur, qui entretenait continuellement une transpiration abondante, le rendait moins actif que sous les zones tempérées et les zones froides; tandis que cette même chaleur, excitant l'organe cutané, y produisait souvent des affections dartreuses et des éruptions rebelles. — Le troisième virus, le scorbutique, vice fort commun dans les Antilles, ou l'humidité, la chaleur et les alimens qu'on choisit de préférence, concourent à le développer. — Enfin le scrofuleux et le cancéreux ont aussi rendu quelquefois ces sortes de maladies rebelles.

3° Nos hôpitaux étaient mal approvisionnés, mal entretenus; les fournitures manquaient souvent, et les malades, étendus sur quelques feuilles de bananier, voyaient leurs maux s'aggraver par l'humidité et les exhalaisons malfaisantes. Il est facile de concevoir qu'une pareille situation n'était que trop propre à faire dégénérer les ulcères les plus simples.

4° Le degré de chaleur qui règne dans un pays n'est pas toujours déterminé par sa plus grande proximité de l'équateur.

La Martinique et la Guadeloupe, par exemple, en sont plus voisines que Saint-Domingue, et cependant celle-ci est plus

chaude et plus dangereuse pour les Européens; ce qui pourrait dépendre du peu d'étendue des premières, de leur culture, etc. Les vents de la mer sont très-salutaires dans les Antilles. Or, quelque direction qu'ils puissent avoir à la Martinique ou à la Guadeloupe, ils rafraîchissent nécessairement ces deux îles par les courans alternatifs, qui se remplacent régulièrement deux fois le jour. A Saint-Domingue, au contraire (dont la grandeur pourrait se comparer à un continent, sa surface étant estimée plus de deux mille deux cent vingt-deux myriamètres), la brise de terre, qui succède le soir à la brise de mer, est souvent suffocante, parce que, pour arriver au cap, elle passe sur des terres embrasées, et se surcharge de calorique, au lieu de le déposer sur les grandes masses d'eau. On pourrait encore penser que les hautes montagnes et les vastes bois qu'on rencontre à Saint-Domingue mettent obstacle au balancement de l'atmosphère et à la circulation de l'air.

La chaleur ressentie à Saint-Domingue raréfie les fluides ; produit une espèce d'effervescence qui tend à leur faire perdre leur affinité naturelle et leurs rapports vitaux, tandis que les pertes excessives par la transpiration relâchent les solides. On prend pour de la force une fermentation intérieure (si j'ose m'exprimer ainsi), et pour besoin l'appauvrissement que produisent de grandes déperditions. On se sent porté vers les divers genres d'incontinence ; à ce désordre physique qu'il faudrait corriger, se joignent tous les écarts de l'imagination ; les digestions deviennent lentes et pénibles, le sommeil laborieux, les forces se perdent, les maladies arrivent.

L'action de toutes ces causes débilitantes influait sur la cure des ulcères : d'abord, par la même raison que les fluides étaient privés de leurs propriétés *balsamiques* et vitales, le pus ne pouvait être homogène, de bonne nature, et le produit d'une coction salutaire; ensuite la faiblesse de la fibre contribuait encore à donner aux ulcères ce caractère de lenteur que je remarquai dans leur guérison, et non dans leur dégéné-

rescence. Car les maladies à Saint-Domingue ont ce caractère fâcheux, qu'elles dégénèrent promptement, et qu'elles guérissent lentement.

5° Il y a à Saint-Domingue deux saisons marquées : l'une très-chaude, sans pluie, sans orages, et qui peut être désignée sous le nom d'été ; l'autre, accompagnée d'orages épouvantables annoncés par des tonnerres, des torrens de pluie, est désignée sous le nom d'hivernage.

Dans les mois très-chauds, ce qui a lieu depuis avril jusqu'en octobre, la fièvre jaune se développe plus particulièrement, plus activement, ainsi que les fièvres intermittentes, les doubles tierces, les adynamiques, les ataxiques ou nerveuses, et les dyssenteries.

Dans les mois moins chauds ou l'hivernage, on voit paraître les catarrhes, les fluxions de poitrine, les rhumatismes, la goutte, quoi qu'en aient dit *Raynal*, *Barthez*, et autres célèbres écrivains.

Ici se présente naturellement une remarque intéressante. L'été est plus salutaire aux Créoles ou anciens Colons ; l'hivernage leur est funeste : au contraire, l'été l'est aux nouveaux arrivés, et l'hivernage leur convient, il les aclimate ; de sorte que l'époque la plus favorable pour débarquer des troupes à Saint-Domingue serait dans les mois de novembre, décembre, janvier et février.

Il faut de la chaleur aux Colons, et à Saint-Domingue le thermomètre varie en été depuis 23 degrés de Réaumur jusqu'à 30.

Aux nouveaux arrivés il faut du frais ; et dans les mois qui le procurent, le thermomètre varie de 18 à 23 deg. Je l'ai observé au Cap-Français le 19 janvier 1802, à 16 deg. ; ce qui, pour les anciens habitans, était une température très-froide.

M. *Gilbert*, médecin en chef, l'avait vu l'année précédente dans l'été à 38 deg., ainsi qu'il l'a publié dans son Histoire Médicale de l'armée de Saint-Domingue.

Je conclus de ces remarques sur les deux saisons de Saint-Domingue que les ulcères se terminent plus difficilement en hiver qu'en été chez les Colons ; et au contraire plus facilement en hiver qu'en été chez les nouveaux venus : différence qu'il est important de saisir, et qui découle de la nature des choses et des observations les plus précises.

6° Le terrain sur lequel est situé un hôpital, et le voisinage des eaux stagnantes, méritent également d'être pris en considération dans les causes qui influent sur la cure des ulcères. *Hippocrate* avait bien recommandé d'examiner les lieux environnans les habitations et leur exposition. Pour me conformer aux préceptes de ce grand maître, je vais faire connaître le lieu où étaient mes malades, et d'abord l'hôpital de l'île de la Tortue.

L'île de la Tortue est située au nord de l'île de Saint-Domingue, dont elle n'est séparée que par un canal de onze mille sept cent mètres de largeur moyenne.

Le local où étaient les blessés confiés à mes soins, recevait auparavant les Nègres de l'habitation *Labbattut*. Il est placé sur le revers d'une colline qui elle-même surmonte le morne de la Basse-Terre ; l'atmosphère, malgré cette élévation, y est humide, à cause du voisinage du canal qui sépare l'île de la Tortue du Petit Saint-Louis et de plusieurs mares qui l'environnent.

Les eaux dont on faisait usage pour les malades étaient prises dans une citerne qui devenait souvent le réceptacle des immondices; et tous les inconvéniens qui dénaturaient les ulcères, étaient encore aggravés par l'accumulation d'un grand nombre de malades, couchés sur le sol dont ils n'étaient séparés que par un peu de paille. Si l'on ajoute à ces causes les pluies continuelles des cinq premiers mois de l'an 11, qui avaient relâché la fibre ; si l'on considère que ces mêmes pluies avaient donné naissance à une immense quantité de moustiques et de maringouins, ce qui faisait que les malades ne voulaient plus laisser ouvrir les fenêtres, et empêchaient le renouvellement de l'air, on se for-

mera alors une idée des difficultés sans nombre qui contrariaient le traitement des maladies et la cicatrisation des ulcères.

7° On a remarqué que, dans les colonies, la nostalgie et les affections morales sont très-fréquentes. — Séparé de sa patrie par des mers immenses, entouré de dangers et d'obstacles, privé des consolations de l'amitié et de ses proches, celui qui s'abandonne à ses réflexions est bientôt la proie d'une fièvre erratique qui le consume, ou d'une dyssenterie qui détruit ses forces; si, dans ces circonstances fâcheuses, un individu est atteint de la maladie qui fait le sujet de mes réflexions, nul moyen de la terminer : les chairs deviennent blafardes, la suppuration sanieuse; la gangrène des hôpitaux même se manifeste, si la résolution ou le dessèchement de l'ulcère n'a hâté la mort.

Que de causes sont venues miner nos forces ou domter notre courage! Il fallait combattre les artifices des ennemis et les influences insidieuses du climat. Des hordes de barbares venaient pour nous égorger pendant le sommeil, et il fallait toujours avoir les armes à la main, ou succomber sous le fer des brigands. La fièvre jaune exerçait en même temps ses ravages, et imprimait la terreur; tous les élémens semblaient conjurés contre nous; officiers et soldats, tous ont payé le tribut; et sur quatre cent cinquante officiers de santé envoyés, en moins de deux ans, à Saint-Domingue, à peine en est-il resté quarante de vivans.

8° Le changement de nourriture paraissait encore affaiblir le centre épigastrique, point sur lequel paraissent s'appuyer les forces vitales; les alimens sont moins nourrissans qu'en Europe. On mange trop de salaisons et trop peu de viande fraîche, qui, du reste, est moins bonne qu'en France. La nature paraît demander des fruits pour tromper la soif qui se renouvelle et la chaleur qui fatigue; on semble entraîné, par un affaiblissement qui en impose, à faire usage des boissons spiritueuses; et alors on use les dernières ressources de la vie.

Malgré ces causes, j'ai observé des ulcères qui marchaient rapidement vers la cicatrice par des routes plus simples que celles indiquées par des écrivains qui supposent quatre périodes dans ceux qui tendent à la guérison.

En considérant avec soin les changemens qu'ils éprouvaient lorsqu'ils étaient sans complication, je remarquai, comme l'a dit M. *Boyer* (Cours de Pathologie chirurgicale, ans 6 et 7), qu'il en sortait un liquide rougeâtre, sans consistance ; bientôt l'inflammation le changeait en pus blanc, épais, homogène ; la surface de la plaie se couvrait de bourgeons charnus , inégalement saillans ; leur grosseur diminuait quelque temps après ; ils se rapprochaient les uns des autres ; l'étendue de l'ulcère diminuait ; toutes les parties voisines se dégorgeaient et s'affaissaient ; on voyait paraître sur les bords une pellicule rougeâtre, et les endroits où elle se manifestait cessaient de suppurer ; cette pellicule gagnait chaque jour , jusqu'à ce qu'enfin la cicatrice fût entière.

J'ai particulièrement observé cette marche chez un soldat polonais dont j'amputai la cuisse ; il était d'une stature collossale ; la plaie qui résulta de l'amputation fut énorme. Dans les quinze premiers jours elle diminua de plus de la moitié ; dans les quinze suivans de plus d'un quart, puis d'un huitième , de manière que la diminution de la plaie ne se faisait jamais plus lentement qu'à l'approche de l'entière guérison.

Dirigé par les principes exposés , j'ai rejeté l'emploi des remèdes sarcotiques dans la cure des ulcères ; j'ai employé peu d'onguens, dont on a fait, comme de la saignée, un grand abus, et qu'on bannit aujourd'hui peut-être trop exclusivement, comme si l'homme était condamné à ne saisir que les extrêmes. MM. *Sografia* et *Ruggiery*, célèbres chirurgiens italiens, n'emploient dans la cure des ulcères que l'eau tiède, sans mélange d'aucune substance, assurant que c'est la véritable Pratique Hippocratique.

Un autre italien, plus célèbre encore, et dont l'éloquence et les vastes connaissances médicales, et peut-être aussi la singularité des opinions, lui attirent à Milan le plus nombreux auditoire de l'Italie, je veux parler de l'auteur *dell analisi dell' preteso genio d'Hippocrato, della storia della Febbre epidemica di Genova, negli anni* 1799 et 1800, des *traductions* et *commentaire* de *Brown* et de *Darwin*, s'élève avec force contre cette même Pratique Hippocratique.

Les frictions, l'exercice ou le repos du membre, la compression, le cautère actuel, les eaux minérales; changer la nature des ulcères par des topiques actifs, enfin, entretenir l'ulcère à un degré convenable d'inflammation; la charpie sèche ou imbibée d'une décoction tonique ou émolliente, ou astringente, selon les cas; le suc de citron frais, l'huile de térébenthine, le cérat de Galien, etc., sont les moyens que j'ai le plus souvent mis en usage, et qui m'ont ordinairement réussi, lorsque cependant je n'étais point contrarié par l'influence du climat, par la pénurie, par mille causes qui concourent dans les hôpitaux à rendre les résultats thérapeutiques incertains. — De ce nombre sont le régime peu fortifiant, l'inexactitude des infirmiers, l'indocilité des malades, etc.

HISTOIRE NATURELLE CHIRURGICALE.

Observation sur cent cinquante vers tirés par les fosses nasales dans l'espace de huit jours.

Le plus haut point de perfection dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, est sans doute le rapport convenable entre le degré de la maladie et le remède propre à la guérir; et les observations et les méthodes curatives vantées, ne sont jamais plus utiles que lorsqu'elles ont le même cas à combattre.

J'ai vainement cherché dans les auteurs qui ont écrit sur les maladies de ce pays (sous la zone torride), depuis *Poupée Desportes* jusqu'à *Campet,* un cas semblable à celui que je viens d'avoir occasion de traiter; tous gardent le silence. Cette maladie me paraît cependant mériter une place dans les annales médicales de l'Amérique.

M. Guilain (François), âgé de trente-six ans, né à Rouchamp, Haute-Saône, officier à la quatre-vingt-troisième demi-brigade, d'une bonne constitution, mais affaibli par sept mois de séjour à Saint-Domingue, et par plusieurs maladies qu'il y a éprouvées, présenta, le 19 ventose an 11, à l'art, un de ces cas affligeans dans lesquels on se trouve forcé de combattre les accidens, sans pouvoir avec certitude déterminer et encore moins attaquer leur cause.

Dans les premiers jours de ventose, il éprouva, pour la première fois, des picotemens incommodes, une irritation dans les fosses nasales, surtout à leur partie supérieure; picotemens peu remarquables, qui cessaient de temps en temps et se renouvelaient à des intervalles de quatre à cinq jours. — Huit à dix jours se passèrent ainsi sans inquiétude de la part du malade, lorsque, ce qui n'était qu'une incommodité, devint une douleur réelle, continue et toujours rapportée à la partie supérieure des fosses nasales, et inférieure des sinus frontaux. — Le malade se décida à entrer à l'hôpital Durand, du Cap-Français. C'est là que je le vis pour la première fois; il me présenta les symptômes suivans:

Une figure assez pleine et presque décolorée, une voix rauque, la respiration laborieuse, un malaise général, privation du sommeil, perte d'appétit, mouvement fébrile; le nez tuméfié, rouge, enflammé dans ses trois quarts supérieurs; les fosses nasales enduites d'un mucus épais et d'une odeur fétide, laissaient passage à des vers qui présentaient une forme conique, renflée et obtuse postérieurement, plus grêle antérieurement; une des extrémités se terminait par une espèce de suçoir très-aigu; l'autre l'était moins, et présentait une large ouverture à laquelle venaient aboutir deux lignes noirâtres, qui partaient du milieu de la longueur de cette extrémité et supérieurement; on pouvait y introduire la tête d'une épingle. On ne distinguait ni pattes ni anneaux à la simple loupe; dans leur marche, les deux lignes noires étaient en dessous. Les rapporterai-je au *tricocéphalus* de Lamarck? aux *asccaris* de *Fortassin?* ou, comme *Wolhsfarhlt*, aux *strongles?* ou, avec *Littre*, aux *centipèdes?* Je laisse aux naturalistes à leur assigner un rang et un nom.

Provoquer la sortie des vers et rechercher leur cause, calmer les agitations du malade et favoriser le sommeil, telles étaient les indications à remplir. — On y satisfit en prescrivant des fumigations de vinaigre camphré et des injections faites d'heure en heure avec une mixture aromatique, composée d'huile d'olive, d'eau de mélisse, de teinture d'aloës et de décoction de kinkina.

Pour régime, quelques bouillons; et pour médicamens, de l'eau vineuse et une émulsion.

Le 22 ventose, ou le troisième jour de son entrée à l'hôpital, nul repos la nuit, agitation violente, efforts de la part du malade pour favoriser la chute des vers qui, aussitôt qu'il s'assoupissait, lui semblaient tomber des ouvertures postérieures des fosses nasales dans l'isthme du gosier. — Inquiétude morale. — Les vers sont recueillis et soumis à diverses expériences, dont il sera rendu compte à la suite de cette observation.

Le quatrième jour, le malade n'avait encore goûté aucun repos;

il ne pouvait rester sur son lit que le temps nécessaire pour faire les injections et prendre ses fumigations. Il rendit jusqu'à vingt vers dans le courant du jour; ils étaient de même forme et de même vigueur que les précédens.

Le cinquième, le nez était extrêmement rouge, la peau luisante; les vers avaient fait une ouverture extérieure entre l'extrémité inférieure des os propres et les cartilages. Il en sortit six à huit par cette ouverture. On pouvait à peine distinguer ce que disait le malade, qui rendit plus de quarante autre vers, tombés des arrières-narines dans la gorge. Il y en avait de plus rouges, et avec cette intensité de couleur ils paraissaient moins jouir de la vie. (*Fotassin*, Dissertation sur les Vers, dit que leur couleur rose est de bon augure, qu'elle annonce leur fin.)

Les injections et les fumigations précitées furent continuées. — Le 25, l'ouverture extérieure que les vers avaient faite au nez paraissait fermée, il y avait un enfoncement marqué à cet endroit. Les vers avaient entièrement cessé de sortir. A la dépression près, le nez paraissait revenu à son état primitif. On aperçut alors un point ulcéré au fond de l'arrière-bouche du côté gauche. Le malade se plaignait d'une compression dans l'isthme du gosier, comme si, disait-il, les vers s'y étaient accumulés. Son imagination les lui représentait descendus dans l'estomac, qu'il croyait *sentir rongé* (c'étaient ses expressions). Du tabac pris en poudre ne produisit aucun effet sur la membrane pituitaire, qu'on supposa altérée. Ses justes inquiétudes augmentaient avec les nôtres; son état devenait alarmant; il ne pouvait plus avaler de liquides ni de solides.

Deux indications se présentaient alors : l'une, et la plus urgente, était de secourir le malade près de périr d'inanition. Devait-on, comme le fit *Desault*, dans le cas très-connu d'un coup de feu dans la bouche, introduire une sonde par les narines, pour la faire passer dans le pharynx, et la fixer à l'ouverture du nez, et par ce moyen injecter fréquemment les alimens fluides les plus nourrissans ? On aurait pu employer ce procédé, si le

pharynx avait été moins enflammé, moins obstrué; mais vu l'état des fosses nasales, l'introduction de la sonde n'aurait pas été plus facile; c'eût été multiplier les difficultés en ajoutant aux obstacles dans le cas dont il s'agit. L'instrument inventé par *Bellocq* pour lier les polypes de ces parties, aurait peut-être pu arriver au niveau des arrière-narines, sans parer aux inconvéniens. Qui répondra d'ailleurs que le malade, même le plus courageux, eût pu supporter la présence toujours incommode d'un corps étranger, qui ajoute à la douleur déjà excessive causée par la maladie ?

Il restait les lavemens nutritifs, et l'espérance de désobstruer les fosses nasales ou le pharynx par des émolliens ou par un violent effort. Ils furent mis en usage, et on parvint à introduire le tartre stibié; il occasionna peu de vomissemens et fit son effet par les selles. Le malade affaibli et fatigué reposa un peu.

La nuit il fut moins agitée ; l'expectoration de crachats épais et la sortie des vers eut lieu de nouveau. Les injections furent répétées plusieurs fois, et il rendit encore plusieurs vers. Il y avait de l'amélioration dans son état. — Il put prendre un bouillon. — On lui prescrivit deux lavemens.

Le 28, les vers cessèrent encore de tomber; mais l'appétit et la possibilité de manger étaient revenus. Une soupe, quelques pruneaux cuits, quelques onces de vin lui furent donnés.

Le 30, la dépression de la partie moyenne du nez était toujours sensible. Le malade commençait à moucher, et le passage de l'air dans les fosses nasales à s'établir. Il restait toujours une altération de la voix, un nasillement désagréable; du reste, la déglutition s'opérait bien, toutes les fonctions se faisaient de même. Le malade était guéri. — Je lui recommandai de continuer des injections, d'abord émollientes, et quelques jours après avec de l'eau simple et un peu de vinaigre pour les rendre légèrement astringentes.

Expériences sur les vers tirés des fosses nasales.

Le 22 ventose, à six heures du soir, trois vers furent mis sous une cloche; le lendemain, à sept heures, ils étaient encore vivans. Le 23, six à huit autres vers sont mis en contact avec de l'huile d'olive; six heures après, le plus grand nombre conservait des mouvemens très-forts. Les autres n'en donnaient plus aucun signe. — Le jour suivant, les premiers parurent dans l'engourdissement; en les retirant de l'huile et en les essuyant, ils se sont ranimés, puis sont morts un peu après.

D'autres n'ont pas attaqué la viande fraîche, ou putréfiée, sur laquelle ils ont été posés dans un endroit chaud. Le froid du verre les engourdissait. *Lieutaud* dit que la glace les tue promptement. — On sent qu'il est impossible au Cap-Français de répéter l'expérience de Lieutaud.

Dans l'espace de huit jours, on a tiré des fosses nasales de ce malade plus de cent cinquante vers. — Comment y ont ils été apportés? comment s'y sont-ils développés?

Les individus atteints de cette maladie, y ont-ils une opportunité? Mais la bonne constitution de l'officier qui fait le sujet de cette observation, son tempérament sanguin, rien ne décelerait cette prédisposition. Il n'avait point d'ozène, ni de maladie vénérienne, ni aucune maladie dans les fosses nasales.

Son état l'a obligé de coucher et de passer les nuits en plein air; il s'est quelquefois lavé le visage avec des eaux stagnantes et bourbeuses, qu'il aurait pu aspirer. Y aurait-il eu de petits vers ou œufs, qui, portés dans les fosses nasales, s'y seraient développés?

Dans le courant de ventose, le nommé *Bouché*, sergent-major de la même demi-brigade, est mort à l'hôpital des Pères, rendant des vers par les fosses nasales.

Il s'était plaint long-temps avant de vives douleurs à la partie supérieure du nez, et il rendait des vers à certaine distance. Mes

démarches pour avoir de plus amples renseignemens sur son état ont été infructueuses.

Un de mes collègues, pendant mon séjour à l'île de la Tortue, m'a parlé d'un fait semblable; mais il a négligé de le recueillir.

Si l'on admet qu'une mouche ait déposé ce germe, comment celui-ci a-t-il produit cette énorme quantité de vers?

Je ne crois pas qu'on puisse, avec *Littre*, admettre qu'ils ont pris la voie des alimens et celle de la circulation, pour venir percer l'os cribleux. — Ni avec d'autres que cette maladie a des rapports avec l'air de certaines contrées. Quelles qu'en soient la cause et l'espèce, les fumigations mentionnées, celles d'oxide de mercure sulfuré rouge, et d'une forte décoction de feuilles vertes de tabac, sont avantageuses.

FIÈVRE JAUNE.

OBSERVATION.

Étienne Lebrun, âgé d'environ vingt-quatre ans, né à Combleu, près Orléans, d'un tempérament sanguin, était depuis près de six mois à Saint-Domingue, où il n'avait jusque-là éprouvé ni fatigue, ni privation, ni indisposition, lorsqu'en revenant de l'île de la Tortue, au Cap-Français, dans la nuit du 20 au 21 nivose an 11, il fut exposé à l'humidité et à la pluie, et eut des vomissemens de bile et plusieurs selles qui furent attribués au mouvement du navire.

Les jours suivans, il se plaignit de froid, de lassitude, de céphalalgie et de perte d'appétit. Ces symptômes persistant, il demanda à entrer à l'hôpital militaire de la Providence. Placé dans la salle de clinique de M. Bally, je me chargeai de l'observation. Ce jour-là, il me présenta les symptômes suivans: céphalalgie violente, douleur sous-orbitaire, yeux fort rouges, somnolence, langue blanchâtre et humide, soif intense, ventre libre, urines peu foncées, respiration non gênée, prostration de force. Une limonade et un bain de pied lui furent prescrits.

A la visite du soir, le médecin Bally l'examina avec attention, et jugea que Lebrun était atteint des premiers symptômes de la fièvre jaune. Il le fit frictionner par tout le corps avec des citrons frais, et ordonna de l'infusion de camomille pour boisson ordinaire. Troisième jour. Le malade avait été fort agité la nuit; la céphalalgie plus forte, l'inquiétude morale augmentée; la face plus rouge, les yeux ardens et la conjoncture fortement injectée; la respiration difficile, le pouls plein et dur, la chaleur forte, la peau sèche.

Tous ces symptômes, ainsi que l'âge et la constitution pléthorique du sujet, paraissaient commander la saignée, que je proposai et pratiquai. Je tirai un sang noir, épais, que j'évaluai à la quantité de six onces; le malade se trouva soulagé.

Le soir, la nostalgie et la terreur se manifestèrent; je consolai

le malade, l'engageant à ne point s'inquiéter et aggraver ainsi sa maladie; que son retour auprès de sa famille dépendait de son rétablissement. Quatrième.... La nuit du trois au quatre fut orageuse; il se leva plusieurs fois sans motif; ses discours étaient incohérens, sans liaison; je parvins à le faire rester dans son lit; il eût une petite hémorragie nasale, trois selles très-liquides et jaunes. —Sa face et ses yeux étaient toujours fort animés; le menton et le cou prenaient une teinte jaunâtre. —La langue rouge et humide sur ses bords et sa pointe avait dans son centre une forme blanchâtre et humide; l'abdomen était souple; les urines abondantes et jaunes; la respiration devenait plus laborieuse; le pouls petit et fréquent, la peau très-chaude. —Eau vineuse, bain tiède, lavement.

Le soir, le malade voulait toujours s'échapper du lit, et cependant il ne pouvait rester levé. Inquiétude ; agitation.

Cinquième..... Délire dans la nuit, puis assoupissement comateux, anxiété, gémissemens, inquiétude qui le portait à jeter çà et là ses membres et à se découvrir. — Vésicatoire qui produisit des phlyctaines remplies d'une sérosité abondante.—Il y eut dans le courant du jour une hémorragie nasale.

Sixième..... Tous les symptômes s'aggravaient; la jaunisse s'étendit et devint plus intense; les vomissemens survinrent et furent de matières noires; le malade mourut le lendemain.

On avait prodigué à ce malade les soins les plus affectueux, les plus assidus et les plus éclairés, et on ne put prolonger son existence au-delà du septième jour de l'invasion de la maladie. Il est vrai que la fièvre jaune est une de ces maladies qui paraissent se jouer des ressources de l'art, qui jusqu'ici n'a aucune donnée positive pour le traitement. Elle est préparée souvent dans les colonies par les affections morales, et cette observation en offre un exemple des plus frappans. Il ne fallait que la plus petite circonstance pour mettre en jeu cette cause prédisposante; elle fut amenée par cette humidité, cette pluie qu'il essuya. L'humidité et les pluies sont fâcheuses dans toutes les régions, mais plus particulièrement à Saint-Domingue qu'ailleurs, et plus encore pour les étrangers que pour les indigènes.

Cette observation, comme beaucoup d'autres de cette nature, me fournirait une foule de réflexions, auxquelles je me livrerais si les bornes de cette dissertation me le permettaient; j'ajouterai seulement que je fus sensiblement affligé de la perte de cet homme, qui m'avait été confié par ses parens et son protecteur. Je ne négligeai aucun des moyens qui furent en mon pouvoir pour le sauver du danger qui le menaçait; mais les efforts délétères d'une cause désorganisatrice sont bien supérieurs à ceux de la science et de l'amitié.

OBSERVATION sur un cas d'Hydropisie guérie par l'application de plusieurs Vésicatoires rubéfians.

François Weis, âgé de trente-sept ans, entra à l'hôpital militaire de Valladolid, le 19 brumaire an 9, pour s'y faire traiter d'une fièvre intermittente. — Quotidienne dans le principe, elle devint bientôt tierce, et fut combattue par le kinkina. — Elle céda; mais à la disparition de la fièvre succéda un empâtement, une enflure aux jambes, qui, gagnant les cuisses et le scrotum, s'étendit à l'abdomen, à la figure, au bras, enfin devint générale.

Le malade fut placé, le 22 frimaire, dans la salle de clinique du médecin Bally, qui m'en confia l'observation.

Distinguer l'espèce d'hydropisie; savoir si elle était sur ou sous-tonique, humorale ou entretenue par des obstructions, tel était le problême à résoudre.

L'examen analytique des signes, l'absence de ceux d'hydropisie humorale et d'obstruction, ramenèrent aux idées de la lésion de la force tonique; mais le malade ayant été affaibli par une longue fièvre et par des maladies antécédentes, l'usage soutenu du kina ayant altéré les forces digestives et produit probablement la débilité indirecte, on crut qu'il fallait se prononcer pour l'état sous-tonique. — En suivant néanmoins les lois de la médecine analytique, on pouvait également s'assujettir à celles de la médecine imitative, et remplir à la fois deux indications.

On jugea donc à propos d'associer quelques sels dans les substances destinées à relever les forces; en conséquence on administra d'abord une tisane sudorifique, combinée avec le nitrate de potasse; ensuite un apozème amer, dans lequel on faisait entrer un ou deux gros de sulfate de magnésie, dont on augmentait la dose selon qu'on voulait exciter plus ou moins les évacuations alvines; et enfin on prescrivit l'application des vésicatoires rubéfians. Ils étaient levés d'heure en heure, et appliqués de suite sur une autre partie. — Le premier jour on en mit

quatre. — Pour régime, le malade eut trois onces de pain, un œuf et huit onces de vin blanc, le tout deux fois par jour.

Le deuxième jour, le sommeil avait été faible, les yeux étaient tristes, la face pâle et boursouflée, la langue blanche et humide, la soif peu forte, les forces diminuées, le ventre volumineux, le scrotum très-tuméfié, les urines pâles, claires et rares, la respiration peu laborieuse, la circulation lente, le pouls mol, la peau sèche et un peu chaude. On continua la tisane sudorifique et l'apozème, et on appliqua quatre vésicatoires.

Le troisième, mauvais sommeil, même régime, six vésicatoires; le quatrième, *idem.*

Le cinquième, la nuit avait été bonne, le malade eut une selle; le volume du scrotum, des extrémités et de l'abdomen n'était pas changé. On substitua à la tisane sudorifique une tisane amère nitrée. — On appliqua six vésicatoires. Le sixième, pouls moins mol, face moins bouffie, ventre et extrémités moins tendus, urines plus abondantes. — Même régime; six vésicatoires.

Le septième, le repos de la nuit fut troublé par le fréquent besoin d'uriner; le malade rendit près de quatre pintes d'urines pâles et claires dans l'espace de douze heures; le scrotum était diminué de volume. On augmenta la quantité des alimens.

Le huitième, les yeux étaient plus animés, la face revenue presque à son état naturel, la langue rouge, la soif nulle, l'estomac faisant bien ses fonctions; le ventre était moins volumineux, le scrotum, ainsi que les extrémités supérieures, la respiration et la circulation, dans un bon état; les urines assez abondantes pour fatiguer le malade par le fréquent besoin de les rendre; le ventre libre, l'appétit impérieux, augmentation d'alimens.

Le neuvième, les eaux étaient entièrement évacuées. — Le malade n'avait aucune infiltration ni engorgement, il était parfaitement guéri.

Dans les trente-deux vésicatoires qui furent appliqués en quatre ou cinq jours, la plupart agirent comme rubéfians, trois ou quatre seulement produisirent des vessies; mais on ne les enleva point,

on ne les fit pas suppurer, et ils ne contrarièrent pas l'intention qu'on avait de relever les forces toniques en stimulant l'organe de la peau.

L'histoire des hydropisies n'est presque partout qu'un registre mortuaire ; aussi doit-on s'estimer heureux quand il se trouve des circonstances favorables et propres à donner quelques lueurs d'espérance : parmi ces circonstances on doit compter pour beaucoup la jeunesse de l'individu, et surtout celle d'avoir été ménagé dans le courant de la maladie qui a donné naissance à celle-ci. Car il n'est que trop ordinaire de la voir être la suite d'autres affections, ou l'effet d'un affaiblissement des organes gastriques, ou de remèdes trop long-temps administrés.

Du reste, les hydropisies étant très-souvent mortelles, et les remèdes connus par conséquent peu efficaces, on doit tourner ses vues vers des moyens nouveaux qui, sans altérer les forces digestives, puissent relever les forces toniques.

Le médecin Bally nous fit observer que les hydropisies, les cachéxies, ou autres maladies de ce genre qui succèdent aux fièvres intermittentes, doivent presque toutes leur origine à l'affaiblissement de l'estomac par l'usage des remèdes, ou par une fausse direction des mouvemens de la nature dans une longue maladie. Regardant avec *Bordeu* l'estomac comme un des trépieds de la vie, comme l'*hypomochlion* des forces vitales, et comme jouissant d'ailleurs d'un degré éminent de sensibilité et d'irritabilité, il croit que les toniques, long-temps administrés pendant une fièvre intermittente, finissent par donner la débilité indirecte de *Brown*, après avoir porté les forces à un degré trop haut.

Partant de cette idée, il ne pouvait répéter les remèdes internes, fortement stimulans ou toniques, dans une hydropisie de cette nature. Il imagina que les rapports sympathiques existant entre la peau et les organes intérieurs, pouvaient rendre efficaces les remèdes appliqués à l'extérieur. Il recommande par conséquent dans ces cas l'exercice à ses malades, de fréquentes frictions sèches sur tous les membres et le tronc. C'est ce même principe qui fit croire qu'en rubéfiant une partie de la peau, le réveil des

forces toniques de cet organe se répéterait promptement sur les autres, et que ce moyen serait aussi actif qu'efficace.

C'est une chose bien digne de remarque dans cette observation, et qui confirme le principe que les remèdes agissent en raison des prédispositions organiques et morbifiques. Ici on dirigeait toutes ses vues vers la peau, et tous les mouvemens se portèrent vers les urines. Tant il est vrai que la sensibilité particulière du principe de vie modifie l'action des médicamens les plus spécifiques, et les fait converger vers le but principal et le plus utile.

Ce n'est pas le seul exemple que j'aie eu. J'ai vu un malade qui, traité par les sudorifiques et les laxatifs, n'eut point de sueurs ni de selles, mais chez lequel les mouvemens se dirigèrent tous vers les voies urinaires, et il guérit parfaitement. Un autre, traité par les apéritifs, se retablit au moyen de sueurs copieuses. Ces observations, et d'autres de cette nature, me portent à penser que, s'il y a des spécifiques d'organes ou de maladies, leur action est altérée par la force sensitive; d'où je conclus que les remèdes ne doivent être appliqués qu'en raison de la connaissance de la cause *matérielle* ou *réelle*; et alors seulement ils deviennent spécifiques de maladie.

Dans l'hydropisie, quelle que soit sa nature, quand les organes sont affaiblis, il faut diriger les applications vers la peau; on peut varier ces moyens de beaucoup de manières, sans qu'ils produisent aucun dommage.

On m'a raconté qu'une femme ayant une anasarque, s'enveloppa le corps avec de la poix de cordonnier. Cette poix rubéfia toute la peau, et il s'ensuivit un suintement général qui perçait les matelas; et au bout de quelques jours la malade fut guérie. Ces procédés ne font qu'imiter la nature et se conformer à ses lois.

Toutes les éruptions spontanées, tous les ulcères, la gangrène elle-même, guérissent l'hydropisie : pourquoi ne produirions-nous pas aussi des rougeurs, des tumeurs, des pustules artificielles? Ne guérit-on pas, avec une chemise de galeux, lors même que le malade n'a jamais été infecté de ce vice?

Il serait sans doute dangereux de produire de grands ulcères ou de solliciter la gangrène : on sait, par expérience, quels sont les funestes effets des scarifications. Mais ne tirerait-on pas le même avantage d'une éruption pustuleuse factice, que l'on ferait naître par l'application simultanée sur le corps de soixante emplâtres fenestrés, dont l'ouverture ne serait guère plus grande que le diamètre de la tête d'une épingle, et sur chacun desquels on mettrait quelques grains de poudre de cantharides? On imiterait ainsi la nature dans ses moyens curatifs, sans courir les dangers d'une longue et trop abondante suppuration, ou d'un trop grand ulcère.

OBSERVATIONS sur la situation de Venise, et sur les Causes des maladies qui affectèrent les troupes françaises stationnées dans cette ville et dans les îles voisines, année 1807.

VENISE, située sous le 45e degré de latitude et le 34e de longitude, sur soixante et douze îles qui communiquent entre elles par plusieurs centaines de ponts, est au milieu de l'eau salée et des lagunes.

Sa circonférence a un peu plus de six milles vénitiennes ou deux lieues de Paris : elle est divisée en deux parties principales, par un large et profond canal appelé *il Canale Grande*, qui la traverse et en fait comme deux villes unies par le grand et magnifique pont de *Rivo-Alto*. C'est au bas de ce pont, du côté des prisons, que furent jetés les premiers fondemens de cette ville singulière ; on y voit encore les restes de la première chapelle.

Venise est entrecoupée de nombreux canaux ; ses rues sont étroites, tortueuses et plus semblables, comme l'a dit un célèbre écrivain, à des corridors qu'à des rues. L'air, par conséquent, y circule difficilement ; le soleil n'y pénètre jamais. Sa population, qui va toujours en décroissant, était encore estimée, il y a vingt ans, à cent cinquante mille ames ; elle en possède aujourd'hui à peine la moitié.

C'est assurément de Venise et des petites îles qui l'environnent, qu'on peut dire que, sous le même degré et à de très-petites distances, il y a souvent de grandes différences pour la salubrité et la longévité. *Malamocco*, qui n'en est éloignée (de Venise) que de quatre milles, est presque inhabitable. *Murano* et *Burano*, sans être tout-à-fait semblables, n'offrent pas la même longévité que Venise, qui est encore assez salubre pour ceux qui y sont nés ou habitués. Des renseignemens dignes de foi m'ont appris que, dans Venise, la vie moyenne était dans la même proportion que pour les pays élevés ; ce qui est fort différent de Torcello, et surtout de Malamocco, où le physique des habitans annonce assez l'influence funeste de la situation. Les individus y sont jaunes, secs ou bouffis,

et presque toujours tourmentés de fièvre intermittente ; ce malheureux état est l'effet d'un sol bas, entouré de toutes parts de marais et de canaux d'où sortent constamment des exhalaisons délétères. Dans ces lieux malsains, on est presque toujours plongé dans un brouillard épais pendant la nuit, raréfié pendant le jour, et qui retombe de nouveau sur les habitations au coucher du soleil. La température élevée qui règne long-temps dans ces lieux, donne encore une nouvelle activité à toutes ces causes.

J'ai fait employer et mis en usage pour moi-même tout ce qui, dans ces circonstances, est recommandé par les auteurs les plus estimés. Rentrer et se coucher de bonne heure; se soustraire à l'air de la nuit; se garantir de l'humidité par les vêtemens; faire de l'exercice le matin; ne point sortir avant d'avoir excité le ton de l'estomac par quelques alimens ou une légère dose de liqueur spiritueuse; redouter les excès en tout genre: telles furent les recommandations que je fis aux officiers et soldats de mon régiment.

Mais, malgré ces précautions, les individus stationnés à Malamocco, Lido, Treporti, etc., etc., depuis le mois de mai 1807 jusqu'en octobre, souffrirent considérablement de ces fièvres intermittentes; ce que *Giannini* dit « *che le Febbri quanto agli effetti, e al modo di propagarsi, sono una vera peste permanente, ch'esse vi mietono una parte di popolazione,* » peut surtout s'appliquer à ces lieux.

Les îles de Murano et Burano, beaucoup plus grandes, furent moins funestes aux troupes. C'est dans la première, à Murano, que se trouvent de nombreuses fournaises où se fabriquent les fameuses glaces de Venise; et peut-être doit-on une partie de son degré moindre d'insalubrité à la grande circulation de l'air que nécessite l'entretien de ces immenses foyers de chaleur. Cependant *Scaliger* avait déjà dit:

« *Muranum incolumi cœlo, atque insontibus auris,*
» *Et quod majori nomen ab orbe tulit........* »

Mais à Burano et dans la plupart des autres îles voisines, tout présente la livrée de la misère et de la malpropreté la plus dégoûtante, ce

qui contribuait encore à répandre les maladies parmi nos soldats.

On peut ajouter à ces causes physiques l'influence des affections morales qui frappent si facilement le Français quand il est dans des îles circonscrites, où il ne peut déployer sa prodigieuse activité.

Transplantés brusquement (si je puis ainsi m'exprimer) d'un climat dans un autre, par des marches forcées, des saisons humides ou brûlantes, pour venir prendre des habitudes tout-à-fait opposées aux leurs, les nouveaux soldats sont plus disposés à recevoir l'impression des agens délétères. C'est ce qui arriva dans mon régiment. Il eut encore le désavantage de séjourner pendant les mois les plus chauds dans l'île la plus malsaine, dans Malamocco, dont le nom indique assez la mauvaise situation.

Vers l'automne et le commencement de l'hiver, on lui fit quitter cette île pour le caserner dans une partie d'un grand et bel édifice, dit *les Jésuites*. Situé au septentrion de Venise, l'air y est assez bon ; mais l'humidité de la saison et l'influence du séjour dans les lieux dont nous venons de parler, avaient tellement détérioré les constitutions, que les rechutes de fièvre, les aphtes, les esquinancies, les engorgemens extérieurs du col, le gonflement de la face, les fluxions, les catarrhes, etc., etc., devinrent comme épidémiques.

Les mêmes causes, et des circonstances à peu près semblables, m'avaient offert les mêmes observations dans l'année 1806, en Hollande, où le séjour des troupes dans les îles de la Zélande, même à *Harlem, Gouda*, etc., avait produit des indispositions analogues et prédisposé à d'autres qui se manifestèrent par la suite.

CAS RARES.

Phénomène observé sur un jeune conscrit qui avait un écoulement de sang périodique par la verge.

Quoique des faits curieux et isolés ne semblent, au premier coup d'œil, devoir exciter que la surprise, leur rapprochement avec des faits semblables peut néanmoins éclairer sur leur cause et leurs effets, et donner lieu à quelques inductions utiles. La connaissance de ces faits peut faciliter l'explication de ce que l'on appelle quelquefois *un écart de la nature,* lorsqu'on ne pénètre pas ses vues d'utilité; elle peut faire cesser l'étonnement, les jugemens erronés, les conséquences fausses ou hasardées que l'on tire d'après des notions inexactes sur un fait extraordinaire. C'est ce qui arriva à l'égard du fœtus trouvé dans le cadavre d'un jeune homme, aux environs de Rouen; le lumineux rapport des commissaires de l'École de Médecine de Paris dissipa tous les doutes, éclaira et satisfit tous les bons esprits.

Un soldat faisant partie des troupes stationnées en Hollande offrit un cas aussi affligeant que peu facile à déterminer, et encore moins à attaquer dans sa cause.

Loyaux Julien, âgé de vingt-deux ans, né à Luçon (Sarthe), d'une constitution peu forte, éprouva, le 2 fructidor an 12, une prostration de force, douleurs dans les régions lombaires et hypogastriques, sentiment de froid et diminution d'appétit. Appelé à la caserne pour constater son état et le soulager, je lui trouvai la figure pâle, les yeux abattus et environnés d'un cercle brun, la langue humide et point chargée, la respiration, le pouls, la chaleur de la peau peu différens de l'état naturel, le ventre libre, les urines claires et passant bien. — La diète et une infusion de camomille furent les seules prescriptions que je fis.

Le 3 fructidor, le sommeil avait été agité la nuit, les symptômes précités subsistaient, sans avoir augmenté d'intensité. Il y

avait eu, par l'urètre, une perte de sang que, par approximation, j'estimai au moins d'une demi-once. Le malade avait éprouvé de plus vives douleurs dans la région lombaire et hypogastrique lors que le sang s'était porté au dehors. — Je pratiquai le cathétérisme pour connaître l'état de l'urètre et de la vessie; l'algalie en parcourut le trajet sans obstacle, et l'urine, rendue immédiatement après, était claire et non teinte de sang; d'où je conclus que le sang ne venait pas de la vessie. — Dans les douze heures suivantes, il reparut de nouveau (et avec les mêmes douleurs gravatives des régions mentionnées); sa couleur était plus intense, et sa quantité plus abondante; ses symptômes persistèrent pendant six jours, après lesquels les forces, le sommeil et l'appétit revinrent; il reprit son service accoutumé.

Tant que dura cette perte de sang (que j'estime une livre poids de marc), qui avait lieu non par jet, comme dans les hémorragies, mais par goutte seulement, et par intervalle de plusieurs heures, il était le plus ordinairement couché sur le ventre, comme pour en faciliter la sortie; cela diminuait aussi, disait-il, ses douleurs.

Ce jeune militaire n'a jamais été affecté de maladies des voies urinaires, vénériennes, ni des parties génitales; celles-ci sont très-développées, quoiqu'il n'en ait point ou peu fait usage : il assure n'avoir jamais pratiqué le coït. — Son imagination, son tempérament peu vigoureux, aucune habitude vicieuse ne paraissent l'avoir porté à les exercer.

Il dit avoir éprouvé, à l'âge de seize ans, une maladie grave, qui se termina par une perte de sang par la verge; perte qui, depuis cette époque, s'est constamment renouvelée tous les mois avec les mêmes symptômes, et qui toujours l'ont obligé de garder le lit six à huit jours. Ces faits sont constatés depuis sa présence au régiment. — Pour me convaincre qu'il n'y avait point de supercherie de sa part, et qu'il ne provoquait pas cette affection pour se faire réformer, je le fis entrer à l'hôpital, et scrupuleusement observer : il y présenta le même état.

Dans l'origine de cette affection, et depuis, on n'a tenté aucun moyen curatif. Il serait certainement dangereux de supprimer

aujourd'hui cette excrétion, à laquelle l'économie est habituée, et qui paraît en maintenir l'équilibre. Doit-on la considérer comme une surcharge de sang incommode dont la nature cherche à se débarrasser, ou comme une connexion étroite des forces vitales avec un état de pléthore ? Mais rien n'annonce ce dernier état, même au moment de l'écoulement; seulement alors il y a spasme. On sait d'ailleurs que les femmes de la ville, moins fortes, plus maigres que celles de la campagne, ont cependant les menstrues beaucoup plus abondantes que ces dernières, généralement vigoureuses, pléthoriques, et chez lesquelles les passions sont moins exaltées, le genre nerveux moins irritable. Mais y a-t-il de l'analogie avec le fait dont il est question ? — On ne peut l'attribuer à la cessation d'une autre évacuation, à la rétropulsion de la gale, à une constitution pléthorique, à la bonne chère, à une vie trop sédentaire, à l'équitation, à l'usage des diurétiques âcres, à la présence de gravier ou de calcul.

Le sang paraît périodiquement, et coule sans autre trouble ni excès que ceux décrits. Cette perte ne produit aucune débilité sensible; elle dissipe le sentiment de stupeur qui la précède.

Doit-on la considérer comme une aberration bizarre, une violation des lois générales auxquelles la nature s'est assujettie ? qu'il ait suffi, par exemple, qu'à une certaine époque la nature ait pris une fois cette direction, pour qu'elle soit devenue habituelle, et se renouvelle dans le même ordre? que leurs époques d'éruptions soient parvenues à garder entre elles des intervalles réguliers?

Tels sont les faits observés. J'ajouterai cependant les réflexions du savant et célèbre feu M. Noël, professeur et directeur de l'École de Médecine de Strasbourg, qui m'écrivait à ce sujet : « D'après les symptômes caractéristiques de la maladie de Loyau, on doit la considérer comme une simple hémorragie active par anastomose.

» Les vaisseaux exhalans qui sont à la partie supérieure du canal de l'urètre, sont ceux qui permettent au sang de s'extravaser dans chaque accès, quoique la congestion sanguine se fasse en même temps dans les membranes de la vessie urinaire.

» L'irruption de l'hémorragie critique, et ses retours périodiques, ne peuvent produire aucun soupçon sur l'incertitude du sexe de Loyau; mais il est probable que l'invasion de cette maladie, à l'époque où la nature dirige tous ses efforts sur les parties sexuelles et sur les organes de la voix pour établir la virilité, a fait avorter le travail de la puberté; et qu'en déterminant une irradiation insolite de la tonicité sur la vessie urinaire, elle a causé l'espèce d'ambiguité qui se manifeste dans ce militaire, etc., etc.......

» Enfin, la périodicité ne doit pas être attribuée à un défaut de conformation originelle, mais bien à l'altération de déplétion et de réplétion des artères, jointe à la suceptibilité nerveuse du sujet, et à la disposition acquise de l'organe qui reçoit la fluxion sanguine.

» Je pense, comme vous, qu'il faut se borner à la cure symptomatique; toute espèce de traitement radical serait inutile, et même pernicieux; il en eût été autrement dans la première année de la maladie: elle aurait été curable; et, si on l'eût bien traitée alors, on serait parvenu à rappeler le travail de la puberté. »

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, constantes, et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu. *Sect. III Aph.* 8.

II.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet *anni* temporibus nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Ibid. Aph.* 19.

III.

Hyeme verò, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, gravedines, raucedines, tusses, dolores pectorum, et laterum, et lumborum, et capitis dolores, vertigines, apoplexiæ. *Ibid. Aph.* 23.

IV.

Qui spontè sanguinem mingunt, his à renibus venæ ruptionem significat. *Sect. IV, Aph.* 78.

V.

Ulcera circum-glabra maligna. *Sect. VI, Aph.* 4.

VI.

Hydropicum si tussis habeat, desperatus est. *Sect. VII, Aph.* 47.

